

Études littéraires africaines

MEMMI (Albert), *Penser à vif : de la colonisation à la laïcité. Textes réunis et présentés par Hervé Sanson. Paris : Non-Lieu, 2017, 360 p. – ISBN 978-2-35270-247-4*



Elara Bertho

Numéro 44, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051573ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051573ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertho, E. (2017). Compte rendu de [MEMMI (Albert), *Penser à vif : de la colonisation à la laïcité*. Textes réunis et présentés par Hervé Sanson. Paris : Non-Lieu, 2017, 360 p. – ISBN 978-2-35270-247-4]. *Études littéraires africaines*, (44), 255–257. <https://doi.org/10.7202/1051573ar>

entre les auteurs issus d'un même champ : la piste zoologique offre par exemple l'occasion d'examiner les liens intertextuels entretenus par Alain Mabanckou avec le panthéon de la littérature occidentale – entre autres avec Flaubert et les carnages animaux de « La Légende de Saint Julien l'Hospitalier » –, mais aussi avec des auteurs francophones contemporains, et notamment avec Patrice Nganang. Plus que comme un corps mutique, l'animal apparaît donc comme le vecteur d'une parole littéraire allogène dont il s'agirait de domestiquer l'étrangeté. De même que le chien baudelairien constituait l'incarnation possible d'un genre bas, les bêtes francophones tracent les contours d'une « littérature mineure », ébauchant une langue, un genre et un style narratif qui s'émancipent autant du modèle local du conte que du risque du « parasitisme culturel » (p. 57).

■ Ninon CHAVOZ

MEMMI (ALBERT), *PENSER À VIF : DE LA COLONISATION À LA LAÏCITÉ. TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR HERVÉ SANSON*. PARIS : NON-LIEU, 2017, 360 P. – ISBN 978-2-35270-247-4

Cet ouvrage rassemble des textes courts publiés dans la presse, des communications ainsi que des inédits d'Albert Memmi. Il constitue l'une des réalisations d'une vaste entreprise de collecte et de publication des œuvres de l'essayiste et fait suite à deux autres recueils récents coordonnés par Guy Dugas : les *Portraits* (Paris : CNRS éd., 2015, 1290 p.) ; et *Tunisie, an I : Journal tunisien 1955-1956* (Paris : CNRS éd., 2017, 226 p.). L'enjeu est de rendre accessibles des textes aujourd'hui méconnus ou oubliés, et de les situer dans un itinéraire intellectuel plus vaste. La collecte d'Hervé Sanson couvre une très large période, depuis le devoir de fin d'études supérieures d'Albert Memmi en 1941 jusqu'à la préface d'une anthologie d'écrivains israéliens d'expression francophone, datée de 2002. Le choix de présentation est thématique et s'organise en fonction de six axes fondamentaux pour la pensée d'Albert Memmi : l'analyse de la colonisation et de la décolonisation, le concept de judéité en dialogue avec celui de judaïsme, le rapport entre l'identité culturelle et la francophonie, la notion de dépendance, les frontières entre racisme et hétérophobie, et enfin son combat en faveur de la laïcité.

La première partie permet de retracer la genèse du fameux *Portrait du colonisé*, publié en 1957, et d'examiner le rapport que l'auteur a entretenu avec la pensée de Jean-Paul Sartre. L'analyse de la « situation » coloniale, notamment, fait l'objet de plusieurs textes :

« Un discours bien accueilli » de 1945, qui interroge les droits et les devoirs des colonisés (p. 21-23), ou encore « Sur l'admission des Tunisiens au sein de la France combattante » de 1947 (p. 24-27), prolongé par un discours de 1972 : « L'écrivain et la décolonisation » (p. 61-68). En outre, cette section, très riche, permet de mettre en évidence l'opposition d'Albert Memmi à la pensée de Frantz Fanon, mais également le rapport de fascination qu'il entretenait avec elle. Deux longs textes, qui se recoupent partiellement, sont consacrés à cette dispute intellectuelle : « La passion du Dr Frantz Fanon » (p. 33-36) et « La vie impossible de Frantz Fanon » (p. 37-59). A. Memmi y analyse les notions d'engagement, d'identité et d'assimilation : peut-on choisir sa communauté ? Jusqu'où peut-on se battre pour une collectivité que l'on s'est choisie ? Extrêmement sévère envers Frantz Fanon, le constat est sans appel : « Le drame particulier de Fanon est que, haïssant dorénavant la France et les Français, il ne reviendra plus jamais à la négritude et aux Antilles » (p. 34), et, plus loin : « La réalité était que Fanon restait un étranger dans son pays d'adoption, ou plus exactement dans ce pays adopté par lui » (p. 50). La controverse sur l'africanisme et l'utopie d'un cosmopolitisme universel porté par un nouvel homme noir sont autant de débats qui interrogent la notion d'appartenance et qui trouvent toujours aujourd'hui une résonance particulière. Ces interrogations se trouvent rejouées dans les sections portant sur la judéité, sur la dépendance ainsi que sur la laïcité, qui permettent de tracer d'utiles prolongements avec la pensée de la décolonisation.

La partie dédiée à la francophonie interroge le bilinguisme (p. 125-129), le déracinement (p. 166-172), ou encore l'oppression de la langue (p. 155-163). Un intéressant texte sur la francophonie, daté de 1985, pose en termes très clairs les enjeux de domination et de pouvoir à l'œuvre dans les institutions de coopération françaises : « la coopération ne saurait être fondée sur la coercition » ; en d'autres termes, la francophonie ne saurait être le « cheval de Troie » de la domination française dans les anciennes colonies (p. 163). Encore faut-il que les Français admettent « que le français ne leur appartient pas exclusivement » et qu'il engage une « dépendance réciproque » (p. 165), ce que l'auteur s'efforce de définir.

L'intérêt majeur de l'ouvrage nous semble résider dans le très long entretien qu'Albert Memmi a accordé à Hervé Sanson, et qui se trouve retranscrit à la fin de l'ouvrage (p. 305-356). A. Memmi y revient sur les concepts-clés de sa pensée, tissant ainsi des dialogues fructueux avec les textes présentés dans le volume. La « dominance » (p. 308), l'impossible pureté de l'identité (p. 311) et le

« racisme » (p. 337) sont ainsi successivement interrogés *a posteriori*. L'intervalle, pour ne pas dire le décalage, entre le temps de l'écriture et le temps de l'entretien permet à l'auteur de créer des liens entre ses propres concepts, voire de tresser des parallèles tout à fait fructueux avec le contemporain.

■ Elara BERTHO

MIAMPIKA (LANDRY-WILFRID), DIR., *ÁFRICA Y ESCRITURAS PERIFÉRICAS. HORIZONTES COMPARATIVOS*. MADRID : EDITORIAL VERBUM, 2015, 298 P. – ISBN 978-84-9074-197-9.

Cet ouvrage est divisé en cinq sections. La première propose une lecture postcoloniale d'œuvres littéraires. Elle s'ouvre sur une réflexion de Mar García à propos du conflit (post)colonial qui oppose les deux centres littéraires que sont la France et la Grande Bretagne, aboutissant à une comparaison de la *Francophonie* et du *Commonwealth*. La deuxième contribution est celle d'Inmaculada Díaz Narbona qui traite de la nécessité de rattacher ou non les œuvres littéraires des auteurs africains postcoloniaux à un territoire donné. Joanna Boampong aborde ensuite le sujet de l'agentivité féminine en démontrant que, pour la femme africaine, le fait de détenir la parole, et donc le pouvoir, ne signifie pas forcément la fin de la marginalisation. Cette partie s'achève sur un essai de Dorothy Odaty-Wellington qui analyse la place du documentaire dans la légitimation de la colonisation en Guinée Équatoriale : elle montre comment l'Afrique y est décrite comme un lieu lointain, perdu dans les profondeurs de la forêt et accessible aux seuls Occidentaux.

La seconde partie est centrée sur la thématique de l'hybridité. Laura López Morales se penche sur la perception de l'Europe que nourrissent trois enfants africains dans *L'Enfant noir*, *Une vie de boy* et *Las tinieblas de tu memoria negra*, et elle note que seul un de ces enfants remet en cause les stéréotypes construits par le Blanc à propos du Noir, tandis que la majorité se plie à la vision dominante. Cristina Rodríguez Cabral, quant à elle, analyse l'espace lyrique dans l'œuvre de Raquel Ilombe et Edelma Zapata Pérez. Il en ressort que l'exil physique et la maladie n'ont pas conduit à l'exil intellectuel de ces écrivaines. Dans la même optique, Cátia Costa et Creus Boixaderas montrent qu'Espírito Santo et Raquel Ilombe se donnent le même défi : l'indépendance et la construction de leurs pays. Quant à Irina Razafimbelo et Guillermo Pié Jahn, ils étudient l'œuvre de Jean-Joseph Rabearivelo qu'ils présentent comme le